

## 2 – L'ÉPREUVE DE PHILOSOPHIE DU BACCALAURÉAT

Le titre de cet article, « L'épreuve de philosophie au baccalauréat », peut paraître étonnant. Les candidats à l'épreuve de philosophie au baccalauréat ont en effet le choix entre trois sujets, deux d'entre eux étant des sujets de dissertation, le troisième, selon les instructions officielles, un texte philosophique d'une longueur de dix à vingt lignes à propos duquel ils sont explicitement invités à « dégager l'intérêt philosophique en procédant à son étude ordonnée ». Ces deux types de sujets sont souvent nettement distingués l'un de l'autre ; il arrive même qu'ils le soient tellement qu'on pourrait penser que les exigences à mettre en œuvre pour l'un et pour l'autre ne sont pas les mêmes. Une approche si différenciée de ces deux types de sujets s'impose-t-elle vraiment et n'avons-nous pas davantage à gagner, philosophiquement parlant, à un rapprochement qui permettrait d'éclairer et de mieux comprendre les exigences communes à ces sujets ? Nous aborderons ce travail en dégagant le caractère également problématique et analytique de ces sujets et nous tenterons de montrer que chacun d'eux en appelle au même titre à une démarche à la fois critique et personnelle de la part du candidat.



Le sujet de dissertation du baccalauréat est donné par un énoncé qui prend en général la forme d'une question exprimée par une phrase grammaticale complète ponctuée par un point d'interrogation. Cet énoncé doit répondre à divers critères : clarté et limpidité de la formulation, pertinence de la question concernant une ou plusieurs notions du programme, ouverture potentielle à un questionnement pour toute intelligence avide de spéculation métaphysique. L'énoncé du troisième sujet du baccalauréat propose un texte de dix à vingt lignes qui obéit aux mêmes critères que ceux que nous venons de citer pour l'énoncé de la dissertation. La particularité de ce sujet tient cependant au fait qu'il est d'abord un exercice de lecture. L'acte de lecture est ici soumis à deux conditions au moins : le candidat doit être en mesure de réduire au silence les réactions d'« opinion » que les lectures du texte peuvent solliciter ; il doit être capable de faire preuve de cette rare vertu de modestie qui lui permet, en reconnaissant l'autorité du texte, d'entendre ce que celui-ci dit. Il s'agit là de conditions préalables sans lesquelles le travail d'analyse et de compréhension du texte ne peut avoir lieu. Tous les candidats ne se montrent pas capables de vérifier ces conditions : combien de devoirs, lisons-nous, en effet, qui reposent sur une lecture

partielle et partielle du texte ? L'un des mérites, et non des moindres, du troisième sujet est d'éclairer les exigences premières du sujet de dissertation car là aussi les lectures de l'énoncé s'avèrent bien souvent rapides et superficielles, partielles du fait d'une sorte de cécité devant la phrase proposée ou devant certains éléments déterminants de cette phrase. La lecture d'un énoncé de dissertation est à faire selon les mêmes exigences et la même méthode que celle du texte. L'exercice répété et assidu de la lecture du texte constitue, croyons-nous, une préparation efficace à la lecture de l'énoncé du sujet de dissertation ; il est de ce fait une préparation à la dissertation elle-même.

La dissertation de philosophie est un exercice exigeant. Il faut rappeler qu'il n'y a pas de dissertation sans formulation de problème, qu'il appartient au candidat de procéder explicitement à sa formulation à partir de l'analyse critique de l'énoncé. Rien à voir avec les exercices que les élèves peuvent faire dans les autres disciplines, par exemple en sciences mathématiques ou physiques. Dans ce dernier cas, le problème est donné dans une formulation explicite en plusieurs lignes, voire plusieurs pages. L'effort demandé exige sans aucun doute beaucoup d'intelligence et de subtilité de la part du candidat, mais il ne porte pas sur la conception du problème mais sur sa compréhension, sur la capacité à le résoudre, et sans doute faudra-t-il faire preuve de beaucoup d'inventivité. Dans la dissertation, dans toute dissertation, dans la dissertation de philosophie plus spécialement, il revient au candidat de « concevoir » le problème à partir de l'énoncé, de le mettre en place en le formulant explicitement, car l'énoncé de la question du sujet n'a pas donné cette explicitation. C'est ce travail tout à fait particulier qui confère à cet exercice sa spécificité et souligne en même temps sa réelle difficulté. On peut dire en d'autres termes que la dissertation – sans doute s'agit-il du seul exercice scolaire ayant une telle ambition – invite l'élève à penser authentiquement. S'agit-il d'une ambition démesurée ? Nous ne le pensons pas puisque l'école est bien le lieu de l'apprentissage de la pensée. Le devoir sur texte répond bien entendu aux mêmes exigences que celles de la dissertation. La lecture méticuleuse du texte conduit à sa compréhension et il s'agit à partir de là de passer à la conception du problème dont le texte donne le support. Le texte est souvent écrit de telle sorte qu'il pose explicitement un problème ; cela ne suffit pas cependant pour que le candidat le perçoive, il lui appartient encore de se l'approprier, c'est-à-dire de le poser à son tour. Ce qui distingue les nombreuses copies qui se contentent d'une paraphrase plus ou moins bonne, des copies pertinentes, c'est que les premières n'ont pas su faire l'acheminement de la lecture à la conception du problème, alors que les secondes ont su donner pleinement acte au problème que le texte permet de poser. Les deux exercices, dissertation et devoir sur texte, s'éclairent réciproquement : si l'exigence d'avoir à concevoir le problème peut sembler s'imposer plus nettement dans le cas de la dissertation, cette exigence n'en est pas moins impérieuse dans le cas du devoir sur texte.

La conception du problème conduit naturellement à la mise en œuvre d'une problématique. La notion de problématique définit d'une part la manière selon laquelle le problème a été conçu et posé, d'autre part le cheminement retenu pour

conduire méthodiquement et progressivement l'analyse jusqu'au terme du devoir, c'est-à-dire jusqu'à la conclusion qui donne la réponse à la question introduite par l'énoncé. Un même sujet peut donner lieu à des problèmes différents et donc à des problématiques différentes, le correcteur pouvant même être surpris par un développement possible auquel il n'avait pas pensé. Un impératif essentiel de la dissertation reste cependant de n'obéir qu'à une seule problématique qui, de ce fait, confère à la dissertation l'unité de pensée et lui fournit le fil conducteur qui permet d'aller continûment du commencement de l'argumentation à son terme. Cet aspect de la dissertation éclaire singulièrement la démarche qu'il convient de suivre dans le devoir sur texte. Certains candidats s'interrogent quelquefois sur la nature de cet exercice : est-il de nature problématique ou thématique ? La réponse est claire : cet exercice n'invite d'aucune façon à un travail thématique. Il ne s'agit pas de retenir tel ou tel aspect du texte ou même plusieurs aspects en ayant décidé de les aborder successivement. Le devoir ainsi conçu ne pourrait conduire qu'à un travail énumératif et descriptif et passer à côté de l'essentiel. Le texte proposé est tel – c'est d'ailleurs ce qui rend son choix délicat – qu'il propose un développement court dont les divers moments ont pour but de donner les éléments nécessaires à la détermination du problème et, éventuellement, à sa résolution. Il est indispensable que la lecture du texte dégage de ce fragment l'unité de pensée qui a inspiré son auteur et que le candidat soit capable de la restituer « en procédant à l'étude ordonnée du texte ». L'obligation de procéder à cette étude ordonnée n'a d'autre but que d'aider le candidat à réaliser la lecture compréhensive et pertinente susceptible d'ouvrir à un travail critique. Cette étude ordonnée n'a par conséquent rien d'artificiel ou de factice car elle permet à la réflexion critique de dégager l'intérêt philosophique du texte. Le texte proposé impose donc sur une question l'unité de point de vue qui interdit de transformer un travail théoriquement problématique en travail thématique. Ici encore, nous retrouvons l'étroite corrélation entre dissertation et devoir sur texte puisque l'exigence d'unité problématique définit aussi bien l'un que l'autre exercice.

Les points de convergence entre dissertation et devoir sur texte sont à la fois nombreux et forts : limpidité de l'énoncé ouvrant au questionnement, conception du problème, unité de la problématique. Ces rapprochements sont si étroits qu'il est permis de dire qu'il s'agit dans l'un et l'autre cas d'un travail de dissertation. Pour plus de clarté nous nommerons désormais dissertation sur question les deux premiers sujets du baccalauréat, dissertation sur texte le troisième sujet du baccalauréat<sup>1</sup>.



La dissertation ne peut trouver son accomplissement que dans un travail d'analyse. Cette dimension de l'exercice s'impose avec évidence dans le cas de la dissertation sur texte. L'étude ordonnée ayant été établie, il convient de prendre le

1. Nous empruntons l'expression « dissertation sur texte » au travail coordonné par F. Raffin : *La lecture philosophique. La dissertation sur texte*, Hachette, INRP-CNDP, 1995. À partir de cette dénomination nous formulons celle de « dissertation sur question ».

texte et de l'expliquer méthodiquement. Certains candidats font une explication mot à mot ou ligne par ligne. L'intention est bonne, elle n'est pas nécessairement efficace. Il convient plutôt de dégager le sens du texte qui ne se résout pas dans sa fragmentation en des éléments épars désarticulés. Tous les composants du texte (mots, expressions, phrases ou membres de phrases, ponctuations...) peuvent être déterminants, ils ne le sont pas systématiquement. Le texte est en fait ordonné et finalisé par un sens qu'il faut dégager en analysant d'abord les éléments précis qui contribuent à sa formation. L'expérience montre que les devoirs qui procèdent ligne par ligne ou mot à mot sont en réalité réduits à la paraphrase qui oblitère le sens du texte. Les bonnes copies vont d'emblée à l'essentiel, aux parties du texte dans lesquelles ce sens se précise, elles s'illustrent par une sorte de combativité qui permet de dégager, avec toutes les nuances voulues, le sens. Mais il ne suffit pas de parler du sens. Le sens ici dépend d'un projet de vérité, celui de l'auteur ou celui qu'on est en droit de prêter à l'auteur du texte proposé. Il convient en effet de bien distinguer entre le texte en tant qu'objet, et l'objet du texte qui ne se confond pas avec son thème<sup>2</sup> : l'objet du texte est de « saisir » un problème dans sa vérité et dans son universalité. Le sujet-texte est donc tel qu'il pose, comme toute dissertation, une question de vérité et c'est la raison pour laquelle on peut légitimement parler de dissertation sur texte. Les instructions officielles précisent que « le candidat n'est pas tenu de se référer à la doctrine de l'auteur ni à l'histoire de la philosophie ». Si tel est le cas, c'est que l'exercice proposé ne correspond pas à un commentaire historique et critique et que le candidat est invité à aller immédiatement à l'essentiel, c'est-à-dire à la détermination du problème que le texte permet de poser. Les références aux données historiques et sociologiques ne pourraient qu'alourdir l'exercice et obscurcir l'intention du texte et de l'auteur. Il apparaît donc que le sens du texte du baccalauréat – c'est ce qui lui donne sa dimension philosophique – ne peut être clairement dégagé qu'à condition de voir aussi comment il est « pris » dans un projet de vérité. Le travail sur le texte est tout à fait exemplaire pour la dissertation sur question. Combien de fois l'énoncé a-t-il été mal lu, combien de fois a-t-on oublié de tenir compte de certains éléments de l'énoncé ? Les formulations du type « faut-il... », « suffit-il... », « n'y a-t-il que... » et bien d'autres sont souvent négligées, négligence fatale pour la copie. La seule nuance qu'on peut établir entre la dissertation sur question et la dissertation sur texte, c'est que dans le premier cas l'énoncé est si court, si lapidaire dans bien des cas, que tous les éléments de l'énoncé sont importants, ou peuvent l'être, et appellent donc toute l'attention critique du candidat. Cette nuance faite, la démarche obéit dans les deux exercices aux mêmes principes de lecture et d'analyse méthodiques. Ajoutons qu'il faut bien distinguer entre analyser et définir. Le souci de la définition, en soi louable, constitue quelquefois un obstacle méthodologique à la dissertation. Un candidat soucieux peut en effet s'imposer l'obligation de définir méthodiquement et systématiquement tous les termes de l'énoncé ; il lui arrive même de prendre un

2. La distinction entre texte et objet du texte est empruntée à l'article d'A. Simha : « Qu'est-ce que comprendre un texte philosophique lorsque ce texte est un extrait ? » *L'Enseignement philosophique*, mars-avril 1993, pp. 68-80.

dictionnaire et de définir les mots dans le sens le plus large, tous azimuts en quelque sorte. Nous avons alors affaire à des dissertations étranges qui concentrent dans une première partie tout à fait artificielle, partie dictionnaire en quelque sorte, tous les divers sens possibles des mots. Cette partie reste en général totalement inutile au devoir, celui-ci ne commençant qu'à la partie suivante, c'est-à-dire avec l'analyse. C'est qu'on oublie qu'un mot ne prend effectivement son sens réel que dans son contexte, que le sens d'une intention ou d'une question ne se manifeste qu'à partir d'une phrase ou d'un texte et non à partir des mots pris isolément. Si la définition des termes de l'énoncé est nécessaire, elle ne l'est qu'à condition de ne pas prendre la place de l'analyse et à condition d'être avancée grâce à cette analyse. Les mots ont en effet une grande équivocité, et celle-ci est d'autant plus grande qu'ils sont pris isolément. Cette équivocité ne disparaît pas totalement dans l'énoncé des questions ou des textes, le propre de l'énoncé est de la réduire et de la déterminer. L'analyse trouve sa source dans cette relative équivocité des mots saisis dans le contexte de l'énoncé et elle est là pour la dissiper en distinguant les sens et en les ordonnant. Il ne faut pas regretter cette équivocité relative, elle est le fait du langage lui-même, du langage quotidien. C'est du fait de cette équivocité que nous pouvons avoir, à partir d'un même sujet, des devoirs donnant lieu à des problèmes différents et donc à des problématiques différentes. Mais il ne suffit pas d'évoquer l'équivocité relative et naturelle des mots. Il faut ajouter – et ce n'est qu'une conséquence de cette équivocité – qu'un texte philosophique, du fait de l'objet abordé, est porteur d'un sens multiple qu'il serait vain, au risque de mutiler le texte, de vouloir réduire à une sorte d'univocité. Heidegger écrit à ce sujet : «... tout ce qui est véritablement pensé par une pensée essentielle demeure, et ce pour des raisons essentielles, multiple de sens. Cette multiplicité de sens n'est jamais le résidu d'une unicité qu'une logique formelle n'aurait pas encore atteinte et qui, quoique non encore atteinte, serait en elle-même un but auquel tendre. La multiplicité de sens est plutôt l'élément où la pensée doit se mouvoir pour être rigoureuse.<sup>3</sup> »

L'analyse s'ordonne selon une démarche construite et suivie. C'est l'occasion de rappeler qu'il n'existe pas de plan type et qu'il faut définitivement renoncer à la distinction entre fond et forme, puisque fond et forme s'épousent réciproquement et nécessairement : on ne peut donc penser ces termes séparément. On peut exprimer la même idée en rappelant la distinction aristotélicienne entre cause matérielle et cause formelle : il ne s'agit pas à proprement parler de deux causes (ou de quatre causes si on veut également évoquer les causes finale et efficiente) successives et distinctes, mais plutôt d'une seule cause, étant entendu que le mot cause se dit en plusieurs sens et s'explicité selon une multiplicité de points de vue, deux si l'on ne retient que les causes matérielle et formelle, quatre si l'on retient aussi les causes finale et efficiente, ces points de vue restant simultanés. Le plan d'une dissertation s'expose donc nécessairement selon la cause matérielle et la cause formelle, qu'il serait tout à fait insensé de vouloir penser séparément. Ces remarques générales valent aussi bien

3. Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?* P.U.F. 1967, p. 113.

pour la dissertation sur question que pour la dissertation sur texte. C'est dire que dans ce dernier cas il n'y a pas non plus de plan imposé. Le libellé de la dissertation sur texte, « dégager l'intérêt philosophique du texte en procédant à son étude ordonnée », n'impose aucune démarche – « le candidat n'est soumis à aucune méthode imposée » disent les instructions officielles – elle indique seulement qu'on ne peut dégager l'intérêt philosophique sans avoir fait la lecture et l'analyse exigées par l'étude ordonnée. On peut donc très bien comprendre que, pour des raisons de méthode, certains candidats procèdent d'abord à l'étude ordonnée et envisagent l'intérêt philosophique dans un deuxième temps seulement, d'autres préférant dégager l'intérêt philosophique au fur et à mesure qu'ils procèdent à l'explication ordonnée du texte. Il faut d'ailleurs ajouter que les textes ont en fait des factures très différentes et que le même candidat peut adopter l'une ou l'autre démarche selon la nature du texte qui lui est soumis ; par ailleurs, certains candidats peuvent mieux réussir en suivant plutôt telle démarche, d'autres en en suivant plutôt une autre. La seule règle à retenir est qu'on doit nécessairement procéder et à l'étude ordonnée et à l'analyse de l'intérêt philosophique de ce même texte.

Si les deux exercices de dissertation que nous évoquons s'éclairent à tel point réciproquement, c'est que nous avons affaire dans l'un et l'autre cas à un travail également problématique dont l'introduction doit rendre compte. L'introduction, qui n'a rien d'artificiel si elle joue pleinement son rôle, est là pour justifier le devoir à venir. Dans une perspective tout à fait scolaire, que nous ne désavouons pas, le rôle de l'introduction est d'amener le sujet, de poser le problème et, éventuellement, d'indiquer la problématique du devoir. C'est le deuxième de ces trois temps qui nous paraît essentiel. Trop souvent il est absent des introductions, absence qui invalide totalement ces introductions. Bien que l'introduction et le deuxième temps de cette introduction ne constituent que le commencement du devoir, nous sommes cependant déjà au cœur de la dissertation. Au risque de nous répéter, il faut rappeler que la dissertation est par définition un exercice problématique, qu'il se distingue des exercices des autres disciplines en ce que dans ces derniers cas le problème est déjà donné et que la spécificité de la dissertation, de la dissertation philosophique d'abord, est de procéder à la conception et à la formulation du problème. On dit qu'il faut poser le problème. L'expression courante est tout à fait juste : on pose un problème comme on pose délicatement un objet sur un support, par exemple un plat sur une table. Il y a ici un geste incontournable. De même que le plat, en particulier celui qui inaugure le repas, a été préparé pour aiguïser les appétits et ouvrir le festin, de même l'énoncé du problème ouvre au travail d'analyse du devoir. L'importance philosophique de ce moment est soulignée par les dialogues de Platon dans lesquels Socrate s'efforce, contre vents et marées, c'est-à-dire contre Hippias ou Ménon ou Thrasymaque..., de poser le problème. On voit bien ici à l'œuvre la philosophie contre l'opinion qui reste ignorante de ce qu'elle dit, la confrontation pouvant même devenir tragique, car rien ne permet de dire à l'avance qui des deux, de la philosophie ou de l'opinion, l'emportera. On comprendra donc la nécessité d'un travail méthodiquement répété devant permettre de comprendre qu'un problème n'existe pas

aussi longtemps qu'il n'a pas été conçu et énoncé et que seuls des exercices répétés peuvent aider à acquérir l'art de poser des problèmes. Ces remarques valent bien sûr autant pour la dissertation sur question que pour la dissertation sur texte et elles illustrent le fait que l'exercice de la dissertation, dont l'objet est d'interroger le réel de la vie quotidienne, n'a rien d'artificiel. Comment comprendre d'ailleurs la notion d'intérêt philosophique ? Il est vrai qu'un texte peut avoir une apparence plutôt assertorique ou polémique ou encore historique, mais ce n'est pas ce qui, en soi, lui donne son intérêt philosophique. L'intérêt philosophique lui vient en réalité de sa seule dimension problématique : un texte mérite d'être soumis à l'examen des candidats dans la mesure seulement où il est tel qu'il permet, à partir de sa lecture méthodique, de procéder à la formulation d'un problème.

Dissertation sur question et dissertation sur texte continuent donc à s'éclairer l'une l'autre puisqu'elles obéissent à la même logique de la pensée problématique et analytique.



*« Je te montrerai donc, si tu veux bien regarder, que parmi les objets de la sensation les uns n'invitent point l'esprit à l'examen, parce que les sens suffisent à en juger, tandis que les autres l'y invitent instamment, parce que la sensation, à leur sujet, ne donne rien de sain.*

— *Tu parles sans doute des objets vus dans le lointain et des dessins en perspective.*

— *Tu n'as pas du tout compris ce que je veux dire.<sup>4</sup> »*

Dans la suite de ce texte de *La République*, Platon donne pour exemple la perception des doigts qui peuvent nous apparaître grands ou petits, épais ou minces, mous ou durs et qui en appellent, du fait de leur perception équivoque, au jugement de l'âme. Il en va de même des sujets de dissertation : il s'agit de questions ouvertes, leur formulation repose sur des termes qui conservent une relative équivocité. Ces questions ne peuvent donc pas recevoir une réponse immédiate, mais en appellent, par le détour de l'analyse, au jugement de l'âme. Il est indispensable, ainsi que le précisent d'ailleurs les instructions officielles, que l'énoncé des sujets, questions ou textes, échappe aux questions de cours et ne répète pas des sujets donnés trop souvent. Il le faut pour donner à ces sujets l'éclat et le scintillement des objets qui interpellent, sollicitent la pensée et invitent le candidat à une recherche personnelle. Dans le cas contraire nous engagerions les candidats dans les sentiers battus du sens commun en anesthésiant leur pouvoir de pensée. Le pouvoir de pensée est en effet étroitement lié à l'événement, à l'effraction d'une question qui, sans relever du mystère ou de l'énigme, surprend et mobilise toutes les facultés – sensibilité, imagination, intelligence – et conduit à l'acte du jugement. Il s'agit ni plus ni moins que de provoquer l'étonnement, celui auquel nous convie Platon dans ses dialogues, en particulier les

4. Platon, *La République*, livre VII, 523a-523b.

dialogues socratiques. Le trouble intérieur ainsi créé dérange la disposition habituelle des facultés, suscite des bouleversements entre les ordres intérieurs sagement hiérarchisés et conduit lentement vers la formation de l'Idée. L'Idée n'est pas une sorte de lumière surnaturelle qui viendrait comme par miracle répandre sa clarté sur un terrain chaotique et bouleversé, mais bien plutôt la puissance de l'intelligence qui finit par percer à travers les ordres dérangés pour suggérer progressivement un nouvel ordre. Entre l'Idée conçue comme un pouvoir de rapports et de synthèses nouveaux, et le sens du problème la relation est forte. C'est ce qui fait dire à G. Deleuze, qui rejoint en ce sens la définition kantienne de l'Idée de la dialectique transcendante dans la *Critique de la raison pure*, que « les Idées sont les problèmes<sup>5</sup> », c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'un côté la perception des problèmes et, de l'autre, la formation de l'Idée, mais que la prise de conscience du problème est déjà la naissance de l'Idée. Ce processus que nous décrivons ici, qui se manifeste de la même façon pour la dissertation sur question que pour la dissertation sur texte, signifie que la dissertation est un exercice qui demande une forte implication du candidat et qu'il s'agit d'un travail tout à fait personnel.

Les derniers développements situent clairement la place des connaissances, voire des citations, dans la dissertation. L'exercice de la dissertation n'est pas d'abord un exercice de connaissances, mais de réflexion ; il n'en reste pas moins que des connaissances, de nature aussi bien scientifique que philosophique, sont indispensables. Ces connaissances ont pour source les enseignements du lycée, les leçons de philosophie, les lectures qui ont accompagné le travail de l'année, et il est tout à fait légitime que tout cela puisse servir dans un devoir. L'essentiel est de préciser dans quel sens ces connaissances doivent jouer. L'exposé des connaissances ne peut se substituer au travail d'analyse personnelle. On ne peut donc pas partir de ces connaissances pour espérer trouver par cette voie une façon de répondre au sujet. Si les connaissances sont utiles, c'est plutôt par le fait de venir étoffer de l'intérieur, en l'étayant, une pensée qui se cherche et qui finit par trouver son chemin. Les citations sont certainement moins indispensables que les connaissances, elles ne répondent en fait à aucun impératif puisqu'une copie peut être excellente alors même qu'elle ne donne aucune citation. On peut juste préciser que lorsqu'on s'aide de citations il faut que celles-ci répondent à un choix judicieux, qu'elles ne se substituent pas à la pensée de l'auteur de la copie, mais qu'elles viennent l'éclairer. Il faut par ailleurs qu'elles soient analysées et expliquées lorsque leur sens ne s'impose pas de lui-même. L'exemple en revanche joue un rôle tout à fait essentiel : il témoigne d'une pensée capable d'articuler la réflexion à l'expérience, à la réalité, aux situations vécues, et rend compte de son état de maturité.

Nous en venons enfin au terme du travail de dissertation, c'est-à-dire au moment de la conclusion. La conclusion est souvent, au même titre que l'introduction, une partie négligée ou bâclée. Cela en dit long sur l'ensemble de la

5. G. Deleuze, *Différence et répétition*, P.U.F. 1972, p. 190.

dissertation et le fait que l'effort de problématisation n'a pas été mené jusqu'au bout, voire n'a pas commencé. On dit souvent que l'essentiel dans un travail de dissertation est de montrer qu'on a le sens du problème, même s'il n'y a pas la résolution de ce problème. Il faut cependant être plus précis : reconnaître qu'il y a difficulté pour la résolution de tel problème n'autorise pas à bâcler la conclusion, car il reste encore à établir pourquoi le problème persiste. C'est de cette manière que nous comprenons les instructions officielles, lorsqu'elles disent « que le texte doit être choisi de telle sorte qu'il permette de poser, *éventuellement de résoudre*<sup>6</sup>, un problème philosophique qu'il s'agit de saisir en lui-même. » Sans la conclusion et la résolution qu'elle est susceptible d'apporter, le problème reste en quelque façon en suspens, comme une sorte d'enfant abandonné, il se vide de sa substance et donne finalement le sentiment d'une réalité abstraite et artificielle, c'est-à-dire sans vie et, tout compte fait, inexistant. L'importance de la conclusion et de la résolution éventuelle du problème s'impose parce que cela montre que l'effort de pensée a été méthodiquement et progressivement conduit, la conclusion apportant un apaisement au bouleversement intellectuel introduit par le problème. Il y a un mouvement de la dissertation qui rappelle la définition aristotélicienne du mouvement : « Et comme dans chaque genre on peut distinguer l'être en acte ou entéléchie et l'être en puissance, dit Aristote, l'acte ou entéléchie, c'est-à-dire la réalisation de l'être qui était en puissance, selon ce qu'est cet être, c'est le mouvement<sup>7</sup> ». Tout mouvement en effet, naturel ou violent – le mouvement de la dissertation nous paraissant plutôt relever d'un mouvement naturel – a un terme, le repos, le moment de la conclusion et de la résolution correspondant à ce repos. Nous avons parlé de repos et non d'immobilité, celle-ci étant le propre du premier moteur, les choses d'ici bas ne pouvant connaître que le repos. Cela signifie que si le moment de la conclusion marque bien un temps de repos, il ne s'agit que d'un repos momentané, provisoire, dépourvu de tout caractère définitif et dogmatique, ce qui éclaire rétrospectivement le commencement du devoir et jette une lumière nouvelle sur l'introduction. Le libellé du sujet, question ou texte, pouvait avoir une présence scintillante et équivoque parce qu'il est lui-même l'expression d'un temps de repos qui vient après le travail des concepteurs du sujet, travail qui prend lui-même le relais d'une activité de recherche préalable. L'énoncé du sujet illustre donc à sa manière un temps de repos provisoire que l'opinion souhaiterait bien sûr définitif. L'acte de la pensée consiste à rendre ce repos au mouvement, à montrer que l'état donné d'une question n'est pas le fait d'un acte achevé, mais seulement d'une entéléchie qui n'a pas épuisé toute sa puissance. Concevoir et poser le problème n'est rien d'autre que solliciter le repos provisoire de l'opinion, l'engager vers l'acte de la dissertation en vue d'un nouveau repos, celui de la conclusion cette fois, repos lui-même provisoire et en attente d'un nouveau questionnement. Nous voyons en quel sens introduction et conclusion se tiennent, et ce qui les tient, c'est le fil du problème. « Un problème n'existe pas hors de ses solutions, dit G. Deleuze. Mais loin de disparaître, il insiste et persiste dans ces solutions qui le recouvrent. Un problème se

6. Expression mise en caractères italiques par l'auteur de l'article.

7. Aristote, *Physique*, livre III, ch.1, 201 a12.

détermine en même temps qu'il est résolu, mais sa détermination ne se confond pas avec sa solution<sup>8</sup>. » Les deux moments du problème, la détermination et la solution, sont distincts et complémentaires, le premier renvoyant à la reconnaissance des éléments souvent antagonistes propres à une question donnée, le second montrant la nature de la relation qu'il est possible d'établir à l'intérieur de cette question. Le cheminement qui va de l'introduction à la conclusion a sa propre importance, puisque la cause finale, en acte dans la conclusion, est déjà en puissance dans l'introduction. C'est en effet la vision de la fin qui permet d'ordonner le commencement, c'est-à-dire de poser le problème, la relation entre introduction et conclusion permettant de comprendre la trame de la dissertation. En suivant encore Deleuze, nous dirions que le problème est immanent et transcendant. Il est immanent, car s'il est à fois la cause matérielle, la cause formelle et la cause finale du devoir, il en est en même temps la cause efficiente. Mais le problème reste en même temps transcendant, c'est-à-dire que la résolution de la conclusion, nous l'avons déjà dit, relève du repos et non de l'immobilité.

Dissertation sur question et dissertation sur texte poursuivent donc leur dialogue fécond : l'engagement personnel du candidat, qui lui permet de conduire du début jusqu'à la fin le fil problématique du devoir, est aussi manifeste dans un cas que dans l'autre.



L'objet de cet article a été de montrer que le choix proposé aux candidats entre deux types d'énoncés, l'énoncé-question et l'énoncé-texte, ne renvoie pas à des types de sujets de nature différente, mais qu'il s'agit bien, dans les deux cas, d'un exercice de dissertation que nous avons appelé dissertation sur question ou dissertation sur texte. D'où le titre au singulier donné : « L'épreuve de philosophie au baccalauréat ». Le libellé proposé pour la dissertation sur texte – dégager l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée – nous semble jeter une lumière tout à fait claire sur les exigences de la dissertation sur question : il convient en effet là aussi de procéder à une étude ordonnée, celle de l'énoncé, et de dégager un intérêt philosophique en formulant le problème que le sujet permet de poser. Mais la dissertation sur question éclaire à son tour la dissertation sur texte : la dimension problématique qui définit le premier exercice caractérise de la même façon le deuxième, puisque l'intérêt philosophique d'un texte réside d'abord dans la possibilité qu'il offre de poser un problème. On peut donc dire que l'épreuve de philosophie au baccalauréat, quel qu'en soit l'énoncé, obéit aux mêmes exigences et aux mêmes principes. Comment imaginer d'ailleurs qu'il puisse en être autrement, puisque la démarche philosophique s'impose d'elle-même chaque fois qu'elle répond à sa vocation spécifique : ouvrir à une réflexion problématique.

Bernard FISCHER, Lycée Fabert, Metz

8. G. Deleuze, *Différence et répétition*, P.U.F. 1972, p. 212 ; pour l'ensemble de l'article, cf. le chapitre III de ce même ouvrage : *L'Image de la pensée*, pp. 169-217.